DÉCALAGES CULTURELS

Narimène?: la mixité homme-femme

Publié le : 19/05/2026 - 15:43

Transcription :

[Générique]

On avait presque perdu l'habitude des salutations avec le Covid et l'idée de distanciation sociale, mais elles semblent rester des rituels incontournables. Il y a les poignées de main, les étreintes et il y a aussi bien sûr la bise, très pratiquée en France notamment. Deux bises, voire trois ou quatre dans certaines régions. Mais ce n'est pas une évidence pour tout le monde. Écoutez le témoignage de cette étudiante à l'Université Paris Cité.

Alors moi c'est Narimène, j'ai 23 ans, je suis de nationalité algérienne. Ça fait un an que je suis en France et j'étudie les sciences du langage. Ça m'est

arrivé une fois, on était en groupe avec mes camarades de classe. On était devant la classe et on attendait le cours à 9 h. Il y a un garçon qui est venu vers moi pour me saluer et moi j'ai tendu la main et lui, il s'est penché pour me donner la bise et moi je me suis reculée. C'était un peu gênant parce que je sais que pour eux, c'est tout à fait normal. Et peut-être ils vont pas comprendre que moi je peux pas le faire, parce qu'en Algérie on nous a éduqués à ça. Je pense que c'est par rapport aux convictions, par rapport à la religion. Il y a ceux qui se font la bise entre hommes et femmes sans aucun problème, et il y a d'autres non. Depuis que je suis venue en France, j'ai remarqué que je suis devenue plus libre qu'avant. Par exemple, pour le travail en groupe, en classe, quand j'étais à l'université en Algérie, on faisait des groupes pour des femmes et les groupes pour les hommes. Mais ici, on mélange sans aucun problème. Je ne fais pas la bise, mais je travaille toujours en groupe avec des garçons, ça pose aucun

problème.

Alors, Cécile Lazartigues-Chartier, vous êtes consultante en interculturel et vous nous aidez à décrypter tous ces décalages culturels qu'on peut entendre comme on l'entend là, dans la parole de Narimène qui n'a pas accepté qu'un garçon, qu'un étudiant garçon lui fasse la bise.

Ce que je trouve intéressant, c'est que, finalement, elle dit oui à des études où y a la mixité, par exemple dans les groupes, et elle met sa limite en disant non pas la bise, la main oui, mais pas la bise. Elle peut faire la bise aux garçons de sa famille, mais pas à l'extérieur. Ça, ça lui revient. Mais il y a quand même l'idée de l'espace privé et l'espace public. Donc l'université serait un espace tiers. Elle... c'est pas complètement public, donc elle accepte la mixité dans le travail. C'est une sorte d'émancipation finalement. En anglais, on dit « agency », c'est l'agentivité. Je déteste ce mot-là. C'est un peu

barbare, mais c'est cette façon de l'humain, de l'individu de devenir acteur de... agent de sa vie, c'est-à-dire il compose avec sa culture ou ce qu'il a choisi de sa culture. Et il s'adapte à une autre culture de façon respectueuse. Elle est pas victime de sa culture, mais elle s'émancipe. Elle choisit de travailler en groupe avec des garçons. Elle accepte ça. Donc c'est une sorte de stratégie d'adaptation. Ce qu'elle aurait pu faire consciemment, c'est de dire au jeune homme qui voulait lui faire la bise : « Je te remercie, mais je choisis de ne pas avoir de contact avec les garçons par rapport à mes croyances. »

Oui, parce que si on se met à la place du jeune homme, elle, elle parle de gêne, elle dit c'est gênant, ça a été gênant. Quelle réaction il peut avoir, lui qui effectivement est face à quelqu'un qui ne veut pas lui faire la bise, qui ne veut pas partager ce code-là.

Mais c'est ça, c'est le risque systémique de dire : « Ah ben elle vient d'Algérie, donc les femmes sont asservies, pas libres. C'est de l'impolitesse, c'est de l'hostilité, c'est du rejet » alors que ce n'était pas du tout le cas.

C'est ce qu'on appelle le risque systémique, le risque de généraliser.

Tout à fait. D'une action, d'une expérience, on extrapole sur des généralités et d'expliquer permet de voir l'autre, de lui donner une place en disant « ben, je sais qu'on fait la bise ici, merci de m'avoir inclus, d'avoir connecté ». Ça reconnaît son existence à l'autre et ça c'est vraiment important. Et Narimène, finalement, elle, elle négocie très bien ses affaires.

On peut imaginer que ça soit mal pris aussi par l'autre. Le fait de refuser.

Tout à fait. C'est pour ça que c'est important d'expliquer, de ne pas se justifier, mais d'expliquer pourquoi. Ce qui permet à l'autre finalement de choisir de se fâcher, d'être offensé ou de comprendre et de dire : « OK, j'aurais préféré te faire la bise, mais je comprends » ou « Je ne comprends pas. Mais je, je respecte. »

Mais de faire ça, d'expliquer par exemple, dans ma culture, on ne fait pas la bise aux hommes quand on est une femme. Ça peut ouvrir la porte à la critique, c'est-à-dire que l'homme en face d'elle aurait pu dire : « Ah bon ? Ce n'est pas du tout féministe de considérer les relations homme-femme de cette manière. » On ouvre la porte à la critique.

Alors la critique, Il y a toujours quelqu'un qui nous critique. Si la personne veut rentrer en échange, c'est super parce que ça peut être très enrichissant. Si c'est dans la critique. La phrase que j'adore, que les

Québécois utilisent toujours, c'est : « C'est ton avis, j'ai entendu ce que tu as à me dire. Moi je pense autrement. C'est ton avis » et ça s'arrête là.